

## **LE CRÉPUSCULE D'UN EMPIRE...**

Dans un décor aux teintes pourpres, le drame de l'agonie d'un des derniers empires coloniaux déroule ses successifs épisodes, où la comédie la plus bouffonne alterne avec la tragédie sanglante.

A Paris, chaque jour, l'aurore se lève, rose d'indignation et de fureur patriotique.

Les tissus Boussac, garantis bon teint, claquent fièrement aux vents de tous les champs de course et d'honneur.

Le maréchal Juin, après avoir naguère, en des heures dramatiques, gardé de Conrart, le silence prudent, vole aujourd'hui au secours d'un empire lâchement agressé par des sauvages.

Le général Kœnig, des bancs gouvernementaux, dirige les grandes manœuvres où trébuche son président du Conseil.

Jacquinet, député patriote de la lignée des Barrès, sonne du clairon et déclare courageusement: «*Rappeler quatre classes ne me ferait pas peur*».

Le petit Bidault, qui se souvient avec nostalgie du temps où, président du Conseil, il inaugura en Indochine cette politique de fermeté, malencontreusement interrompue par l'incident de Dien-Bien-Phu et la Conférence de Genève, s'indigne des irrésolutions, des attermoissements et des faiblesses d'un gouvernement qui n'a aucun sens de la grandeur française.

Dans le Figaro, François Mauriac interroge, une fois de plus, sa conscience de chrétien tourmentée! par le spectacle d'un noeud de vipères colonialistes...

De ces colonialistes qui intriguent, complotent, manœuvrent et qui, chaque jour, lancent leurs commandos de choc à l'assaut d'un ministère branlant.

De l'autre côté de la Méditerranée, le grand ami de la France, l'intègre pacha de Marrakech, El Glaoui, protecteur de l'Islam, de la foi coranique et des maisons closes nord-africaines, vole aux secours de son Sultan esseulé dans son palais désert.

Le général Boyer de Latour organise la résistance contre le gouvernement qui l'a nommé à la Résidence et pose des ultimatums.

Dans son ombre, le grand meneur du jeu colonialiste, Boniface, qui a retrouvé toute sa puissance depuis le débarquement de Grandval, organise autour du palais sultanal déserté par les Marocains une garde blanche de chrétiens destinée à défendre, en la personne de Ben Arafa, la loi islamique menacée.

Ainsi, pendant que s'agitent sur le devant de la scène les figurants de la politique et de l'armée, empêtrés les uns et les autres dans des intrigues sans grandeur et dont les grands affairistes coloniaux dissimulés dans les coulisses tirent les ficelles, derrière ces acteurs sans talent, le décor s'embrase et s'ensanglante...

Attentats, meurtres, massacres, incendies, répression... Entrainés dans une lutte implacable ceux qui ne veulent plus subir et ceux qui ne veulent pas céder s'affrontent, se heurtent, se combattent s'égorgeant et se jettent à la tête leurs respectives atrocités.

Vaines indignations: comme si le déchaînement de la bête humaine n'accompagnait pas toujours des pires exactions les manifestations de son «héroïsme» guerrier.

Les massacres de Khenifra, d'Oued-Zem et autres lieux sont abominables et nul être de raison en chantera les louanges, sauf quelques fanatiques aveuglés par la croyance mystique en la guerre sainte. Mais que dire d'une répression aveugle et barbare qui massacre, viole et torture, qui anéantit des douars entiers avec leurs populations, qui lance ses mercenaires de la Légion étrangère sur des villages suspects, où l'on retrouve, après leur passage, les maisons pillées, les meubles éventrés, les hommes et les enfants massacrés, les femmes et les filles violées et égorgées?

Les Européens sauvagement massacrés par ces berbères que, hier encore de pauvres stratèges prétendaient dresser contre les Arabes, ne sont certes pas des exploits dont peut s'enorgueillir la Résistance marocaine. Mais quand ceux qu'une imbécile politique colonialiste a poussé, sous la contrainte de la faim, de la misère, de la terreur et du désespoir, à s'insurger, quand ces combattants clandestins apprennent que leurs femmes ont été violées et leurs enfants massacrés par les forces chargées de rétablir «l'Ordre», il est, sinon dans la logique de la raison, du moins dans la nature des réactions de l'être humain de s'abandonner à la vengeance.

Ce sont, hélas ! les seules lois de la guerre et il est vain de s'en indigner.

Mais ce contre quoi il n'est pas vain de s'indigner, c'est contre la guerre elle-même. Et particulièrement contre cette guerre qui n'ose pas dire son nom, contre la guerre colonialiste.

Car, c'est un fait: depuis dix ans la France n'a pas déposé les armes. Depuis sa libération de l'occupation allemande. la France guerroye sans arrêt pour interdire aux pays qu'elle occupe de se libérer.

Dans le vain espoir de conserver par la force des armes les lambeaux d'un empire qui s'effrite chaque jour dans le sang, les politiciens qui dirigent - si mal! - la France, par aveuglement, intérêt ou bêtise, engloutissent dans des expéditions militaires sans issues les milliards qu'ils refusent aux travailleurs.

A ceux-là l'expérience est inutile.

Plutôt qu'au désastre indochinois, ils songent à Madagascar où l'honorable de Chevigné répondit au massacre de quatre-vingts Français par celui de cent mille indigènes. Depuis, la grande ile est «calme»...

Mais l'Afrique du Nord n'est pas Madagascar et la répression, pas plus que la saisie de quelques journaux ou l'interdiction de partis politiques ne résoudre le problème.

Tôt ou tard, il faudra, bon gré ou mal gré, accorder l'indépendance politique aux derniers pays colonisés - y compris ceux hâtivement transformés en «départements français».

Que gagneront les prolétaires indigènes à cette indépendance. Ceci est une autre histoire et nous avons dit, il y a quelques mois, ce que nous pensions à ce sujet.

Mais aujourd'hui, un fait est certain: les hommes de la Résistance qui tombent chaque jour dans les maquis marocains et algériens témoignent d'une volonté de lutte que ne pourra éteindre ni la répression aveugle, ni les massacres collectifs.

Vouloir l'ignorer plus longtemps serait faire preuve d'un aveuglement criminel.

**Maurice FAYOLLE.**

-----